

Et si le territoire était la langue ? Prendre au sérieux l'évolution culturelle en traduction

Fabio Regattin

Università degli Studi di Udine (Italie)

Résumé : Le concept de territoire est abordé de façon métaphorique, en reliant traduction et évolution culturelle. L'hypothèse d'une évolution darwinienne de la culture est de plus en plus répandue dans les sciences humaines, et la traductologie ne fait pas exception. Dans cet article, nous présentons les principes de l'évolution darwinienne ; nous analysons ensuite les définitions de traduction fournies par les chercheurs qui ont creusé la question. Cette analyse mettra en avant un double défaut des définitions existantes. Premièrement, elles ne sont pas darwiniennes ; deuxièmement, elles négligent une évidence : d'un point de vue évolutif, en l'absence de traduction, une langue est, pour tout objet culturel, un territoire clos, un environnement aux frontières étanches qui empêchent sa reproduction et sa diffusion. Pour que le rapprochement entre traduction et évolution culturelle ne soit pas vain, une nouvelle définition de traduction s'impose : elle devra être cohérente avec les présupposés de l'évolution culturelle et prendre en considération l'idée de langue comme territoire. Après cette mise au point, nous nous concentrons sur une notion spécifique, avérée en biologie – celle de « bricolage », telle qu'elle est développée par François Jacob – en montrant que celle-ci peut être pertinente dans le contexte de l'évolution culturelle aussi.

Mots-clés : traduction ; évolution culturelle ; langue comme territoire ; bricolage évolutif.

Abstract: The concept of territory is approached in a metaphorical way, by linking translation and cultural evolution. The hypothesis of a Darwinian evolution of culture is more and more widespread in the human sciences, and translation studies are no exception. This paper presents the principles of Darwinian evolution and analyzes the definitions of translation provided by the researchers who have delved into the question. This analysis highlights a double problem of the existing definitions. First, they are not Darwinian; secondly, they neglect something important: from an evolutionary point of view, in the absence of translation, a language is, for any cultural object, a closed territory, an environment with tight borders that prevents its reproduction and dissemination. A new definition of translation is needed to make it work in the context of cultural evolution: it will have to be consistent with the presuppositions of cultural evolution and take into consideration the idea of language as territory. Finally, we will concentrate on a specific notion, already accepted in biology – that of evolutionary tinkering, as it was developed by François Jacob – showing that it can also become relevant in the context of cultural evolution.

Keywords: translation; cultural evolution; language as territory; evolutionary tinkering

Introduction

C'est un poncif que d'affirmer que deux concepts vastes comme celui de « langue » et celui de « territoire » peuvent être mis en relation de façons multiples. Dans ce texte, nous voudrions les relier métaphoriquement, en considérant que, à sa façon et pour certains objets (nous verrons lesquels), une langue peut être considérée, à son tour, comme un territoire. Nous raisonnerons ensuite sur les conséquences que cette vision peut avoir sur la traduction, en tant qu'activité, et sur les traductions, en tant que produits. Bien que nous ayons déjà traité ce thème à plusieurs reprises¹, une introduction demeure, croyons-nous, nécessaire.

1. Évolution darwinienne de la culture

Pour accepter l'idée de langue comme territoire, il faut que l'on accepte au préalable une autre idée : celle de la possibilité d'une évolution darwinienne des idées. Cette lecture des faits culturels n'est pas nouvelle : son spectre hante les sciences sociales depuis les années 1970 au moins², et ses prémices peuvent être retrouvées dans la pensée de Darwin elle-même³. Il s'agit de considérer que la culture évolue, en gros, de façon comparable au domaine biologique. Pour décrire le comportement du vivant, Charles Darwin⁴ a proposé un processus qu'il a appelé « sélection naturelle » et dont la structure tient toujours plus de 150 ans plus tard. Si les êtres vivants montrent une adaptation à leur environnement et une apparence de projet tout à fait stupéfiantes, c'est qu'ils sont soumis à quatre principes :

- la multiplication (une entité a la possibilité de donner lieu à d'autres entités) ;
- la variation (toutes les entités ainsi produites ne sont pas totalement identiques entre elles : des différences plus ou moins grandes existent) ;

¹ La plus récente et la plus accomplie étant peut-être celle de 2018 (Fabio Regattin, *Traduction et évolution culturelle*, Paris, L'Harmattan).

² Voir Richard Dawkins, *The Selfish Gene*, Oxford, Oxford University Press, 1976.

³ « The formation of different languages and of distinct species, and the proofs that both have been developed through a gradual process, are curiously parallel [...]. *The survival or preservation of certain favoured words in the struggle for existence is natural selection* » (Charles Darwin, *The Descent of Man*, London, John Murray, 1871, p. 90-91; nous soulignons).

⁴ Voir Charles Darwin, *On The Origin of Species by Means of Natural Selection*, London, John Murray, 1859.

- l'hérédité (les différences entre les entités peuvent se transmettre d'un exemplaire à ses descendants) ;
- la compétition, ou sélection (puisque les ressources disponibles dans l'environnement ne sont pas suffisantes pour chaque exemplaire, certains seulement survivront et auront accès à la reproduction ; leur variabilité pourra influencer, en positif ou en négatif, leur survie)⁵.

Ces principes, avérés pour la biologie, peuvent aussi bien être appliqués aux produits de notre culture, et il est possible d'en faire rapidement – et récursivement – la démonstration en prenant comme exemple l'idée d'une évolution darwinienne de la culture. Cette idée s'est évidemment répandue depuis sa première formulation, en donnant lieu à un champ d'études assez vaste : il y a donc eu *multiplication*. Bien que son noyau de base ne change pas, les débats qui animent ce domaine sont nombreux, et plusieurs visions de cette idée (des visions plus ou moins littéralistes quant au parallélisme entre évolution biologique et évolution culturelle, par exemple) coexistent : il y a donc *variation*. En même temps, l'idée en question n'est certainement pas innée : du moins en partie, elle existe chez ses partisans et dans leurs écrits en vertu d'un lien de descendance qui la met en rapport à d'autres idées semblables, comme cela arrive également, en ce moment, à tout lecteur de ces lignes (c'est l'*hérédité*). Enfin, nos cerveaux et nos supports extérieurs (sous forme de livres, ordinateurs, notes...) ne nous permettent pas de retenir tout ce que nous lisons, entendons, et ainsi de suite ; des idées « survivront » donc au détriment d'autres idées concurrentes – par exemple, le point de vue selon lequel la culture se modifierait selon des dynamiques qui n'ont rien à voir avec l'évolution darwinienne (voici la *sélection*).

L'idée de base que partagent les tenants de l'évolution darwinienne de la culture est donc la suivante : les idées seraient soumises à un processus semblable à celui qui dirige l'évolution des êtres vivants⁶. Certains chercheurs considèrent que les deux processus ne sont pas semblables, mais identiques en tous points : le généticien britannique Richard Dawkins, par exemple, pour définir ces idées soumises à la

⁵ Nous adaptons et traduisons ici les propos de John Maynard Smith, cité dans Eva Jablonka et Marion J. Lamb, *Evolution in Four Dimensions. Genetic, Epigenetic, Behavioral, and Symbolic Variation in the History of Life*, Cambridge (MA), MIT Press, 2014, p. 11.

⁶ Pour une introduction et un état de la question assez récent sur l'évolution culturelle, voir Alex Mesoudi, *Cultural Evolution*, London-Chicago, University of Chicago Press, 2011; Alex Mesoudi, « Cultural evolution: A review of theory, findings and controversies », *Evolutionary Biology*, vol. 43, n° 4, 2016, p. 481-497.

pression évolutive, utilise le terme « mèmes », avec un accent grave au lieu du circonflexe. Pour Dawkins, un mème (*meme* en anglais) est :

A unit of cultural transmission, or a unit of imitation. [...] Examples of memes are tunes, ideas, catch-phrases, clothes fashions, ways of making pots or building arches. Just as genes propagate themselves in the gene pool by leaping from body to body via sperm or eggs, so memes propagate themselves in the meme pool by leaping from brain to brain via a process which, in the broad sense, can be called imitation⁷.

Dans un livre fondateur, *The Meme Machine*⁸, Susan Blackmore émet l'hypothèse que nos cerveaux auraient été d'abord façonnés par la lutte darwinienne entre les mèmes, et que nous ne serions en quelque sorte que des « machines à mèmes » ; ce point de vue est partagé par le philosophe Daniel Dennett⁹. Ces deux auteurs adoptent au niveau mémétique la perspective du « gène égoïste » de Dawkins. Selon le généticien, les êtres vivants peuvent être considérés comme des « machines à gènes » de plus en plus perfectionnées, dont le but ultime ne serait pas la survie de l'individu ou celle de l'espèce, mais la survie des gènes qu'ils colportent¹⁰. Blackmore et Dennett (entre autres) considèrent que les cerveaux humains seraient, eux aussi, des « machines à survie » – cette fois, pour les mèmes.

Mais il est tout à fait possible de se contenter d'une approche moins intransigeante, et de considérer que les deux processus ne sont pas identiques, mais simplement semblables ; pour nos propos, il suffit qu'ils soient assez semblables pour que l'étude de la culture puisse tirer des leçons de la biologie. Il suffit donc que les quatre conditions vues plus haut tiennent non seulement en biologie, mais pour le domaine culturel aussi.

2. Les traductologues et l'évolution culturelle

L'idée d'une évolution darwinienne de la culture a pris pied en traductologie aussi : depuis les années 1990, les tentatives ont été relativement nombreuses de rapprocher les domaines de la traduction et de l'évolution

⁷ Richard Dawkins, *op. cit.*, p. 206.

⁸ Susan Blackmore, *The Meme Machine*, Oxford, Oxford University Press, 1999.

⁹ Voir Daniel Dennett, *Consciousness Explained*, New York, Little, Brown and Co., 1991 ; Daniel Dennett, *Darwin's Dangerous Idea*, New York, Simon & Schuster, 1995.

¹⁰ Pour des raisons d'espace, notre simplification des idées de Dawkins est presque caricaturale ; c'est pourquoi nous renvoyons les lecteurs intéressés à Richard Dawkins, *op. cit.*, ou à la page de *Wikipédia* consacrée à sa théorie, <https://bit.ly/39VPtjZ>, (consulté le 12 août 2019).

culturelle¹¹. Malgré cela, elles n'ont pas permis jusqu'à présent de véritables avancées théoriques, la raison principale de cet échec relatif étant, à notre sens, la difficulté à définir clairement la traduction dans une optique darwinienne. Les seules définitions explicites de la traduction dans l'optique évolutionnaire sont les suivantes :

*Translations are one kind of survival machine for memes – at least for memes that can be expressed and transferred verbally*¹²

La traduction est une répllication mémétique transculturelle, et les traductions sont autant de machines à survie transculturelles pour les mèmes¹³.

*The translator is a meme transmitter (the memes can be considered to reside in a source texteme or a commissioner's brain or in both)*¹⁴.

*Memes also spread via translations [...]. In fact, this is really what the whole translation business is about: spreading memes from one place to another*¹⁵.

*Process of Translation = Translator's Adaptation (to the translational ecoenvironment) + Translator's Selection (to select the degree of adaptation to the translational ecoenvironment + to select the form of the final target text)*¹⁶.

The memetic metamorphosis is the reflection of a mental process in which the translator creates the interaction of the cognitive schemes of the target culture with

¹¹ Voir (dans l'ordre de parution), Andrew Chesterman, « Teaching translation theory: The significance of memes », dans Cay Dollerup et Vibeke Appel (dir.), *Teaching Translation and Interpreting 3. New Horizons*, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins, 1996, p. 63-71 ; Andrew Chesterman, *Memes of Translation*, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins, 1997 ; Hans Vermeer, « Translation and the “meme” », *Target*, vol. 9, n° 1, 1997, p. 155-166 ; Hans Vermeer, « Starting to unask what translatology is about », *Target*, vol. 10, n° 1, 1998, p. 41-68 ; Andrew Chesterman, « Memetics and translation strategies », *Synaps*, n° 5, 2000, p. 1-17 ; Gengshen Hu, « Translation as adaptation and selection », *Perspectives – Studies in Translatology*, vol. 11, n° 4, 2003, p. 283-291 ; Andrew Chesterman, « The memetics of knowledge », dans Helle V. Dam et coll. (dir.), *Knowledge Systems in Translation*, Berlin-New York, Mouton De Gruyter, 2005, p. 17-30 ; Burghard Baltrusch, « É todo tradución? Elementos socioculturais, neurocientíficos e meméticos para unha teoría holística da para/tradución (i) », *Vicerversa*, n° 12, 2006, p. 9-38 ; Andrew Chesterman, « The view from memetics », *Paradigmi*, vol. 27, n° 2, 2009, p. 75-88 ; Ana María García Álvarez, « Norms, memes and cognitive schemes: Constructing meaning in translation teaching », *RITT – Rivista internazionale di tecnica della traduzione*, n° 13, 2011, p. 63-72.

¹² Andrew Chesterman, « Teaching translation theory... », *op. cit.* ; l'année suivante, le même auteur proposera une définition plus synthétique mais semblable : « Translations are survival machines for memes » (Andrew Chesterman, *Memes of Translation*, *op. cit.*).

¹³ Hans Vermeer, « Translation and the “meme” », *op. cit.*

¹⁴ Hans Vermeer, « Starting to unask... », *op. cit.*

¹⁵ Andrew Chesterman, « Memetics and translation strategies », *op. cit.*

¹⁶ Gengshen Hu, *op. cit.*

*those of the source culture by means of the translation strategies of foreignisation and domestication*¹⁷.

Dans ce cadre, nous avons à notre tour, il y a quelques années, proposé une définition de l'activité traduisante. Elle est, elle aussi, tout à fait insatisfaisante, et nous verrons tout de suite pourquoi.

Il serait peut-être possible de parler de macro-mutation dirigée, puisque le même originaire subit d'un seul coup un changement considérable, lui permettant de se diffuser dans un environnement autre (et inconciliable) par rapport à celui de départ¹⁸.

Toutes les citations recueillies, y compris la nôtre, semblent escamoter le véritable problème, à savoir une définition acceptable de la traduction dans une optique évolutionnaire. Andrew Chesterman parle de traductions comme « machines à survie » pour mêmes, comme si ces derniers pouvaient passer librement d'une langue à une autre. Vermeer fait de même dans sa première définition, où il considère par ailleurs le passage interlinguistique comme une « réplication », en revenant implicitement à l'idée de la traduction comme simple transcodage (la définition de l'année suivante ne nous avance pas beaucoup : tout humain socialisé transmet des mêmes en permanence). Ana María García Álvarez parle de « métamorphose » sans se préoccuper de la manière dont cette métamorphose peut avoir lieu, et, s'il est quelque chose que l'évolutionnisme peut confirmer, c'est bien le vieil adage selon lequel *natura non facit saltum* ; dans le même esprit, nous parlions de « macro-mutation » – en tombant dans le même piège, puisque nous ne définissions pas les mécanismes par lesquels cette mutation pourrait avoir lieu.

Parmi les auteurs considérés, Gengshen Hu est le seul qui cherche à proposer une vision vraiment évolutive du processus traductif, en parlant de deux phases : adaptation et sélection. Son hypothèse, toutefois, paraît assez faible dans la mesure où ces phases ne sauraient s'appliquer seulement à la traduction, mais à toute activité ayant fait l'objet d'une institution sociale. La même équation pourrait en effet être utilisée – avec des modifications purement formelles – pour décrire l'activité de tout professionnel socialisé dans tout domaine (que ce soit la production de chaises, de vélos ou de tout autre objet).

¹⁷ Ana María García Álvarez, *op. cit.*

¹⁸ Fabio Regattin, « Évolution culturelle et traduction : pistes à explorer », *Parallèles*, n° 26, p. 27-38, <https://bit.ly/3uEH0Lp> (consulté le 12 août 2019).

La direction de Hu, toutefois, nous semble correcte. Pour qu'une définition évolutionnaire de la traduction puisse être avancée, il est nécessaire, en effet, que celle-ci compose avec les principes de la sélection naturelle. Il faut donc qu'elle prenne en considération le processus en quatre phases « multiplication-variation-hérédité-sélection ». Il faut également – et ce sera notre deuxième point – considérer que, pour la plupart des objets culturels, une langue est un territoire clos, un environnement aux frontières étanches qui empêchent sa reproduction et sa diffusion.

Toute idée complexe nécessite en effet, pour être développée, une mise en forme linguistique. Comme l'affirmai jadis Louis Hjelmslev,

une langue est une sémiotique dans laquelle toutes les autres sémiotiques peuvent être traduites, aussi bien toutes les autres langues que toutes les structures sémiotiques concevables [...]. *C'est seulement dans une langue que l'on peut s'occuper de l'inexprimable jusqu'à ce qu'il soit exprimé*¹⁹.

D'un point de vue évolutif, la séparation entre les langues fait donc aux idées ce que la séparation entre les continents fait aux espèces vivantes : elle empêche tout rapport, toute reproduction. Une idée formulée dans une langue donnée sera forcément confinée à l'intérieur des frontières, plus ou moins réduites selon les cas et la proximité historique, de l'intercompréhension.

Figure 1. Ce qui arrive à une idée quand elle ne peut pas être partagée par voie linguistique



© Saturday Morning Breakfast Cereal, smbc-comics.com

C'est à ce moment (très tôt dans l'histoire humaine, donc) que la traduction fait son apparition. Et c'est justement la traduction, au sens large, dans ses variantes orale et écrite, qui assure la diffusion des idées hors du territoire dans lequel elles ont été conçues²⁰.

¹⁹ Louis Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit, 1971, p. 138 (nous soulignons).

²⁰ « La traduction permet à l'œuvre traduite d'avoir accès à un espace linguistique, culturel et historique qui ne lui appartenait pas d'emblée [...]. De cette fonction de complémentarité dérive l'idée d'un texte qui tient lieu et place d'un autre » (Charles Le Blanc, *Histoire naturelle de la traduction*, Paris, Les Belles Lettres, 2019, p. 15).

Pour que le rapprochement entre traduction et évolution culturelle ne soit pas vain, une nouvelle définition de traduction s'impose : elle devra être cohérente avec les présupposés de l'évolution culturelle et prendre en considération l'idée, que nous venons de mentionner, de langue comme territoire. Notre proposition²¹ est la suivante : la traduction est consubstantielle à l'évolution culturelle, parce qu'elle se compose des mêmes phases. En effet, toute traduction doit nécessairement suivre le chemin qui passe par la multiplication, la variation, l'hérédité et la sélection.

- a. La traduction est avant tout *multiplication* : sauf exception, en effet, le texte en langue-cible s'ajoutera au texte en langue-source, et ne le remplacera pas. Un nouvel objet culturel sera donc libre de faire son parcours à l'intérieur d'un nouveau système linguistique et culturel dont il était auparavant exclu.
- b. Il y a, également, *sélection* : tout n'est pas traduit, et certains textes seulement ont la possibilité de passer à une autre langue. La sélection agit par ailleurs à un autre niveau aussi : l'idée de « négociation » dont parle Umberto Eco²², ainsi que le lieu commun qui veut que toute traduction sacrifie certains aspects du texte-source (l'idée de « dominante » telle qu'elle est développée par Bruno Osimo²³), rappellent que tout traducteur devra se concentrer sur quelques-unes seulement des caractéristiques de ce dernier, en en laissant d'autres en arrière-plan.
- c. Pareillement, il y a forcément *hérédité* : c'est par ce lien de filiation directe ou indirecte qu'un texte participe de la traduction et non pas de la création autonome. C'est d'ailleurs ce que tout lecteur de traductions reconnaît implicitement lorsqu'il affirme par exemple : « J'ai lu *Crime et châtiment* de Fiodor Dostoïevski ».
- d. Enfin, pour qu'on ne se trouve pas dans la simple répétition, il faut qu'il y ait *variation*. Variation par rapport à l'original, évidemment : comme Georges Mounin a pu l'affirmer il y a assez longtemps, « tous les arguments contre la traduction se résument en un seul :

²¹ Voir Fabio Regattin, « Peut-on se passer de la "traduction" ? », *Quaderni di semantica*, n° 1, 2015, p. 123-128 ou Fabio Regattin, *Traduction et évolution culturelle*, *op. cit.*

²² Voir Umberto Eco, *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*, Paris, Grasset, 2006.

²³ Bruno Osimo, *La traduzione saggistica dall'inglese. Guida pratica con versioni guidate e glossario*, Milano, Hoepli, 2007.

elle n'est pas l'original²⁴ ». Mais également variation par rapport aux autres traductions d'un même texte-source : la retraduction n'aurait pas de raison d'être autrement, et le fait qu'il n'existe pas deux traductions d'un même texte-source identiques en tous points est un parallèle assez frappant avec l'évolution du vivant.

La traduction, donc – nous espérons en avoir désormais convaincu nos lecteurs – est une forme d'évolution culturelle, peut-être la forme prototypique d'évolution culturelle pour les idées qui sont exprimées par la voie d'une langue naturelle.

3. Des conséquences : bricolage évolutif, bricolage traductif

Cette vision de la traduction entraîne quelques conséquences. Nous en avons analysées quelques-unes dans nos travaux précédents ; c'est pourquoi nous nous concentrerons ici sur un aspect seulement, que nous n'avions pas envisagé jusqu'à présent. Nous le ferons en reprenant en partie l'affirmation que nous avons avancée ci-haut à propos de la retraduction, et qui paraît – croyons-nous – assez anodine. Si on retraduit, les lecteurs en conviendront, c'est que les traductions précédentes ne sont pas considérées comme suffisantes, pour quelque raison qui soit, et que donc une version textuellement différente de celles qui précèdent est vue par quelqu'un²⁵ comme nécessaire ou au moins souhaitable. Il n'y aurait pas, autrement, retraduction, mais simplement réédition d'un texte existant.

²⁴ Georges Mounin, *Les Belles infidèles*, Paris, Cahiers du Sud, 1955, p. 7.

²⁵ Nous ne saurions pas exagérer l'importance de ces restrictions (« pour quelque raison qui soit », « par quelqu'un »). Ici, insuffisance ne veut pas dire que la seule cause possible d'une retraduction soit une mauvaise qualité perçue des traductions existantes, et moins encore que les traductions successives d'un même texte s'approchent de plus en plus d'une prétendue « vérité ». Enrico Monti a justement remarqué que « l'insatisfaction herméneutique » est l'une des causes possibles de la retraduction, et que d'autres considérations (un changement de *skopos* par exemple, des raisons purement économique-sociales ou éditoriales-commerciales) sont souvent prises en compte lorsque quelqu'un décide de retraduire un texte (voir Enrico Monti, « La retraduction : un état des lieux », dans Enrico Monti et Peter Schnyder (dir.), *Autour de la retraduction : perspectives littéraires européennes*, Paris, Orizons, 2011, p. 9-25). Dans le même temps, une forme d'insuffisance réelle ou perçue, ne serait-ce qu'au niveau de la diffusion d'un texte donné, doit toujours être présente (c'est, si l'on veut, une autre manière d'approcher la notion même de *skopos* : un but présuppose une volonté de modifier un état des faits dans une direction donnée, la (re)traduction ne faisant pas exception).

Si la traduction suit bien des dynamiques au sens large évolutives, il sera toutefois possible de s'attendre à ce que des concepts suffisamment généraux, avérés en biologie, puissent être opératoires dans le domaine culturel aussi. C'est ce qui pourrait se passer, par exemple, avec la notion de « bricolage », telle qu'elle a été développée par François Jacob en 1977. Celle-ci peut être définie comme suit :

Le mode opératoire du bricolage a plusieurs points communs avec le processus de l'évolution. Assez souvent, sans projet à long terme bien défini, le bricoleur donne à son matériel des fonctions inattendues afin de fabriquer un nouvel objet. Il fera une roulette de casino à partir d'une vieille roue de bicyclette ou un coffre de radio à partir d'une chaise cassée. De même l'évolution fabrique une aile à partir d'une patte ou une oreille à partir d'un morceau de mâchoire. Ceci a naturellement pris du temps. L'évolution se comporte comme un bricoleur qui, d'éon en éon, modifierait lentement son travail, le retouchant de façon incessante, coupant ici, allongeant là, saisissant chaque opportunité de s'adapter progressivement à son nouvel usage²⁶.

L'évolution ne se fait pas dans le vide : elle doit composer avec ce qui existe déjà, qui est à la fois une contrainte et le matériau brut à partir duquel elle pourra produire de la nouveauté. Par conséquent, si on accepte les idées de langue comme territoire, d'évolution de la culture et de la traduction comme cas représentatif de ce phénomène, on devra s'attendre à ce que la retraduction – en tant que sous-domaine de la traduction – ne fasse pas exception ; à ce qu'elle recycle donc (le recyclage n'étant ici qu'une autre manière de définir le bricolage), lorsqu'elle peut le faire, des versions antérieures des mêmes textes-source.

Cela va évidemment à l'encontre d'un stéréotype²⁷ sur l'activité qui nous intéresse et sur ses produits, à savoir l'exigence d'originalité que toute nouvelle traduction implique, même du point de vue législatif. Une forme plus ou moins évidente de bricolage est pourtant ce qui semble arriver le plus souvent, même à notre époque numérique. Nous avons travaillé à plusieurs reprises sur des cas de retraduction dans des domaines variés, allant du littéraire au scientifique, de la moitié du 19^e siècle à aujourd'hui, sur plusieurs langues à la fois, et l'idée d'un bricolage traductif semble faire surface dans la quasi-totalité des situations analysées. Dans la dernière

²⁶ François Jacob, « Évolution et bricolage », *Bibnum*, 2012, p. 8-9, <https://bit.ly/3owefjb> (consulté le 12 août 2019).

²⁷ L'usage de ce terme ne présuppose aucun jugement de valeur mais indique seulement « des constellations figées, des schèmes partagés dans une communauté donnée » (Ruth Amossy et Anne Herschberg-Pierrot, *Stéréotypes et clichés*, Paris, Nathan, 1997, p. 76).

partie de notre article, nous montrons les quelques séries traductives que nous avons eu l'occasion d'analyser dans des études variées²⁸, et nous essayons de mettre au premier plan le bricolage évolutif à l'œuvre. Étant donné les dimensions réduites de notre corpus (qui n'en est même pas un, s'agissant plutôt d'une collection de cas isolés), nous ne prétendons pas, ici, tirer des généralisations. Des études de plus ample envergure seraient souhaitables. Une dernière précision : toutes les séries retraductives dont nous allons parler ont été analysées de façon plus approfondie dans les articles cités en note. Ici, nous nous contentons de fournir un minimum d'informations portant sur leurs aspects liés au bricolage retraductif, en renvoyant à ces mêmes articles pour tout autre aspect. Notre lecture sera donc ici, nécessairement, très focalisée et très partielle.

3.1. *Non-bricolage* : Rostand, *Cyrano de Bergerac* ; Vian, *L'Écume des jours*

Nous partirons des rares contre-exemples sur lesquels nous avons buté²⁹ : les séries retraductives italiennes de la pièce *Cyrano de Bergerac*, par Edmond Rostand (trois traductions), et du roman *L'Écume des jours*, par Boris Vian (deux traductions). Dans ces deux cas, une analyse systématique des textes a montré que les traductions avaient toutes été faites à partir du texte-source et sans récupérer les textes précédents. Il s'agit toutefois de deux exceptions, et non pas de règles ; des exceptions qui peuvent par ailleurs être assez aisément expliquées (nous renvoyons aux articles cités pour les détails, qui restent valables même si à l'époque la notion de bricolage ne nous intéressait pas).

Pour *L'Écume des jours*, c'est la brièveté de la série retraductive qui peut avoir joué un rôle non négligeable. Le texte de Boris Vian (1947) fut traduit hâtivement en italien, une première fois, en 1965, avant la consécration de l'auteur français comme un des plus célèbres jongleurs de mots de la littérature contemporaine. La deuxième traduction (1992) a lieu à un moment où Vian est bien plus connu et apprécié en Italie : elle est déterminée avant tout par cette « insatisfaction herméneutique » que nous avons déjà évoquée dans la note n° 25.

²⁸ C'est pourquoi nous nous verrons obligé de citer de nombreux travaux antérieurs, ce dont nous nous excusons.

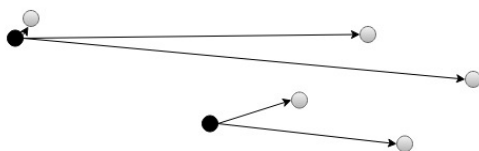
²⁹ Fabio Regattin, « Une faillite pour l'anti-canon ? Les trois *Cyranos* italiens », dans Enrico Monti et Peter Schnyder (dir.), *Autour de la retraduction : perspectives littéraires européennes*, Paris, Orizons, 2011, p. 355-368 ; Fabio Regattin, « Il "langage-univers" di Boris Vian in due traduzioni italiane: *Schiuma di giorni*, *La schiuma dei giorni* », dans Donna R. Miller et Enrico Monti (dir.), *Tradurre figure / Translating Figurative Language*, Bologna, Bononia University Press, 2014, p. 193-202.

La situation est plus compréhensible encore pour *Cyrano de Bergerac*, et elle procède en même temps de questions stylistiques et pratiques. Nous sommes face à une pièce, rédigée à la toute fin du 19^e siècle (1897) en alexandrins et en rimes. Le premier traducteur, Mario Giobbe, en produit immédiatement (1898) une version isométrique, également rédigée en alexandrins et en rimes, qui deviendra le texte de référence. Difficile dès lors de réutiliser ce travail dans des versions ultérieures. Une deuxième traduction est effectuée en 1981 par Franco Cuomo : dans ce cas, le texte est réalisé en prose pour une production théâtrale spécifique, et rarement réimprimé. Enfin, en 2009, une troisième version est produite – afin d’être publiée par un éditeur important – par Cinzia Bigliosi Franck, qui ne respecte pas les contraintes de rime et de vers du texte-source. La liberté qui en découle sur le plan sémantique fait en sorte que cette version soit aussi tout à fait différente par rapport aux deux textes qui précèdent.

Dans ces cas, la retraduction semble accomplir son rôle, celui d’une « *supplementarity of different translations: the targeting of different versions to different sections of the audience*³⁰ ». On peut concevoir le champ de la retraduction comme une sorte d’étoile, ayant à son centre le texte-source et tout autour, à des endroits variés de l’écosystème culturel-cible, ses différentes traductions. Voici une visualisation possible de la descendance italienne des deux textes que nous avons évoqués :

Figure 2. Rostand, *Cyrano de Bergerac*, et Vian, *L’Écume des jours*: descendance italienne. En noir les textes-source et en gris les textes-cible. La distance entre les points est fonction de la distance chronologique entre les versions.

1840 1850 1860 1870 1880 1890 1900 1910 1920 1930 1940 1950 1960 1970 1980 1990 2000 2010



Des exceptions comme celles-ci existent, c’est indéniable ; la norme (insistons toutefois sur un point : la norme *à l’intérieur de notre corpus* ; une norme qui ne saurait donc pas être généralisée) semble être toutefois, aussi bien en littérature que dans d’autres domaines génériques, celle du bricolage. C’est ce que nous verrons dans ce qui suit.

³⁰ Kaisa Koskinen et Outi Paloposki, « Retranslation in the age of digital reproduction », *Cadernos de tradução*, n° 11, 2003, p. 22 (souligné par les auteures).

3.2. Bricolage retraductif : Darwin, Tremblay, Barbusse, et encore Darwin

Des études ultérieures dans le domaine de la retraduction, portant sur des textes variés, ont montré un recours *a priori* inattendu à l'idée de bricolage traductif, et ce, même pour des traductions très récentes, réalisées il y a quelques années seulement. Nous avons travaillé à quelques reprises, seul ou en collaboration, sur les traductions françaises, italiennes et espagnoles de l'*Origin of Species* de Charles Darwin³¹, sur les traductions italiennes du *Feu* d'Henri Barbusse³², sur les traductions italiennes des *Belles-sœurs* de Michel Tremblay³³ et, plus récemment, sur les traductions françaises et italiennes d'un autre ouvrage de Charles Darwin, *The Voyage of the Beagle*³⁴.

Pour chacune de ces séries retraductives, la mise en rapport des données paratextuelles et des textes a fait ressortir de nombreuses incohérences : plusieurs textes entièrement attribués à un traducteur (allant parfois jusqu'à annoncer explicitement une « nouvelle traduction » dans les paratextes) pillaient en effet, de façon plus ou moins étendue, des textes antérieurs. Nous allons résumer ici de façon rapide des données et des interprétations que nous avons fournies ailleurs. Nous espérons que cette lecture sera rendue plus claire par le schéma qui suit :

Figure 3. Barbusse, *Le Feu* ; Tremblay, *Les Belles-sœurs* : descendance italienne. Darwin, *The Origin of Species* : descendances française, espagnole et italienne (les flèches en pointillé indiquent ici un passage interlinguistique ; les pointillés horizontaux indiquent une frontière linguistique). Darwin, *The Voyage of the Beagle* : descendance italienne.

³¹ Ana Pano Alamán et Fabio Regattin, *Tradurre un classico della scienza. Traduzioni e ritraduzioni dell'Origin of Species di Charles Darwin in Francia, Italia e Spagna*, Bologna, Bononia University Press, 2015 ; Fabio Regattin, « Pouvoir de l'auteur, pouvoir du traducteur : s'approprier Darwin et son *Origin of Species* en France et en Italie », *Synergies Italie*, n° 12, 2016, p. 45-78.

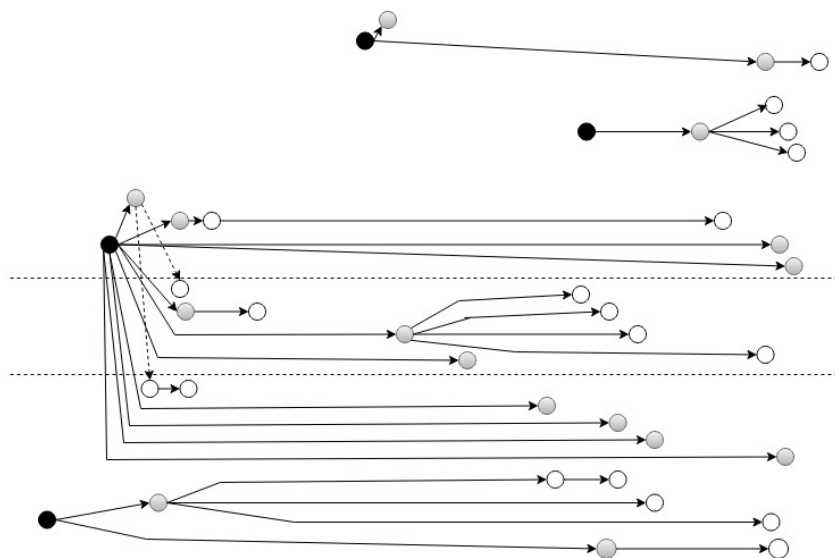
³² Fabio Regattin, « Ritraduzioni di un classico francese sulla guerra: *Le Feu* di Henri Barbusse in italiano », *Rilune – Revue des littératures européennes*, n° 10, 2016, p. 183-204.

³³ Fabio Regattin, « Théâtre et traduction, Québec-Italie : retraductions, adaptations, réécritures », *Interfrancophonies*, n° 8, 2017, p. 39-53 ; Fabio Regattin, « Révisions, retraductions ? Les mauvaises traductions du théâtre québécois en Italie, en creux », dans Gerardo Acerenza (dir.), *Qu'est-ce qu'une mauvaise traduction littéraire ? Sur la trahison et la trahison en traduction littéraire*, Trento, Università degli Studi di Trento, Col. «Labirinti. 183», 2019, p. 207-231.

³⁴ Fabio Regattin, « *Le Voyage of the Beagle* de Charles Darwin, traduit et retraduit en italien », *trans-kom*, vol. 11, n° 2, 2018, p. 295-310 ; Fabio Regattin, « Traduire, ne pas retraduire un voyage. Charles Darwin et son périple autour du monde en français », dans Winibert Segers et coll. (dir.), *Traduire les voyages – Les voyages du traduire*, à paraître.

En noir les textes-source, en gris les textes-cible qui ne montrent aucune instance de bricolage, en blanc les textes où une analyse systématique montre des cas de bricolage traductif. La distance entre les points est fonction de la distance chronologique entre les versions.

1840 1850 1860 1870 1880 1890 1900 1910 1920 1930 1940 1950 1960 1970 1980 1990 2000 2010



Le premier point noir représente le roman le plus connu d'Henri Barbusse, *Le Feu* (1916). Le texte est traduit presque immédiatement en italien (1918) par Giannetto Bisi ; pendant quelques années, cette version connaîtra un bon succès commercial et sera souvent réimprimée jusqu'aux années 1950, pour disparaître ensuite du système littéraire italien jusqu'en 2007. À ce moment, le texte sera retraduit par Lorenzo Ruggiero ; une troisième traduction, par Adele Maltesi, sera publiée en 2014. Une analyse des trois textes³⁵ a montré que la version de Maltesi s'appuie à plusieurs reprises sur celle de Ruggiero. Pour peu qu'on prenne la peine de les analyser, même des séries traductives très courtes, comme celle dans la figure 3, montrent donc le bricolage traductif en action.

Ce même bricolage paraît de façon encore plus nette si l'on explore ce qui se passe à partir du deuxième point noir – la série retraductive italienne de la pièce-phare du théâtre québécois, *Les Belles-sœurs* de Michel Tremblay (1968). Le texte est traduit en 1992 par Francesca Moccagatta et René Lemoine, et publié deux ans plus tard. Les mises

³⁵ Fabio Regattin, « Ritraduzioni di un classico francese... », *op. cit.*, p. 197.

en scène du texte ont été particulièrement nombreuses à partir des années 2000, au cours desquelles le texte semble avoir beaucoup circulé dans le théâtre amateur. Apparemment, toutefois, il ne l'a pas toujours fait sous sa forme italienne première : au moins cinq mises en scène ont été effectuées entre 2008 et 2012, avec des traducteurs et des titres à chaque fois différents³⁶. Les traces laissées sur la Toile par ces cinq mises en scène étant très rares, nous avons décidé de contacter directement les traducteurs. Trois d'entre eux nous ont répondu, nous ont envoyé leurs textes ou ont répondu à des questions sur leur pratique traductive, et la situation qui se dessine semble être bien différente par rapport aux données paratextuelles. Aucune nouvelle traduction, en effet, mais autant de révisions/adaptations du texte de Moccagatta et Lemoine. Toutes ces nouvelles traductions font « comme si » le texte-source n'était pas celui que Michel Tremblay a rédigé dans les années 1960, mais sa première (et unique) traduction italienne réalisée par Moccagatta et Lemoine.

The Voyage of the Beagle (1844) de Charles Darwin montre des analogies très fortes avec les deux cas précédents ; c'est le quatrième point noir – nous avons gardé le troisième pour la fin. Le texte est traduit une première fois, relativement tard, en 1872, par Michele Lessona ; une deuxième traduction, par Mario Magistretti, voit le jour en 1959 (elle reprend à plusieurs reprises la première version), et une troisième, par Maria Vegni Talluri, en 1967 (les trois traducteurs sont des zoologistes). En 1972, Vegni Talluri dirige une nouvelle publication à visée didactique, qui reprend (en la résumant et en la modifiant) non pas sa propre version, mais celle de Magistretti. Le journaliste Enzo Striano, en 1980, fait de même ; bien qu'il affirme avoir produit une nouvelle traduction, il s'agit d'une révision superficielle de la toute première version, celle de Lessona. En 2008, le texte est traduit par Antonio Sentilli, qui reprend et remet au goût du jour par des modifications ponctuelles la traduction de Lessona ; enfin, en 2009, la version de 1967 par Vegni Talluri est

³⁶ Voir le CV de Michel Tremblay, publié par l'Agence Goodwin agencegoodwin.com, (consulté le 12 août 2019). Les textes se présentent tous comme de nouvelles traductions de la pièce de l'auteur québécois (et c'est pour cette raison que nous les considérerons comme tels) ; les cinq traducteurs crédités sont Giovanni Salvi (2008), Giorgio Incerti (2009), Benilde Marini (2009), Manfredi Rutelli (2011) et Graziella Araceli (2012). Ici, et dans tous les cas qui suivent, nous considérerons comme « retraduction » tout texte se présentant au niveau paratextuel comme une nouvelle traduction d'un texte donné.

à son tour mise à jour par un dernier directeur de publication, Paolo Costa. Globalement, les paratextes déclarent sept traductions différentes, mais cinq d'entre elles modifient intralinguistiquement des textes précédents. Il n'y a que le tout premier traducteur, en 1872, et une traductrice, en 1967, qui travaillent à partir de la source en anglais. Tout le reste est bricolage.

Nous avons gardé pour la fin notre troisième cas, relatif à *The Origin of Species* (1859) de Charles Darwin ; c'est le plus compliqué, parce qu'il montre que l'idée de bricolage traductif peut même aller au-delà du territoire de départ et agir interlinguistiquement. On voit, ici aussi, les mêmes phénomènes dont nous avons parlé pour les trois autres cas ; des traductions qui se déclarent comme telles, onze ont été faites à partir du texte anglais, et dix à partir d'autres traductions³⁷. Le recyclage des traductions précédentes a lieu toutefois, ici, même entre langues différentes : malgré les nombreuses critiques qu'elle suscite au niveau européen, la première traduction française (1862), par Clémence Royer, fait l'objet d'une traduction partielle et anonyme en espagnol (1877) ; elle est également utilisée et reprise à plusieurs endroits par les deux premiers traducteurs italiens, Giovanni Canestrini et Leonardo Salimbeni (1864), et ce, malgré leurs critiques assez véhémentes à l'égard de cette même traduction au niveau paratextuel. Encore une fois, bricolage – cette fois interlinguistique, au-delà donc des frontières de l'intercompréhension. Bien que cette pratique, parfois appelée « traduction indirecte » ou « traduction relais », soit loin d'être inexplorée³⁸, elle montre une fois de plus, nous semble-t-il, la pertinence d'une lecture évolutionnaire de la traduction.

4. Quelques conclusions

En conclusion, est-il possible de tirer un bilan, évidemment provisoire, de ces données ? Nous croyons que la réponse est positive et qu'elle appelle une série de points, qui permettront en même temps de résumer nos propos et de les éclaircir.

³⁷ Les détails de ces séries traductives sont trop compliqués – plus que pour les autres cas analysés – pour qu'on entre ici dans les détails ; nous ne ferons qu'effleurer la situation, en renvoyant les lecteurs intéressés à un ouvrage en italien, Ana Pano Alamán et Fabio Regattin, *Tradurre un classico della scienza...*, *op. cit.*

³⁸ Voir par exemple les travaux et les activités du groupe de recherche *IndirecTrans*, dont une synthèse est disponible à l'adresse <https://bit.ly/3A21WgA> (consulté le 12 août 2019).

Nous espérons avoir convaincu nos lecteurs qu'il n'est pas hors propos de considérer la culture comme un champ d'action de plus pour la sélection naturelle. Dans ce contexte, la traduction joue un rôle primordial. Car les langues, nous l'avons dit, sont des territoires clos, sauf pour les locuteurs bi- ou plurilingues, car c'est la traduction qui permet d'en ouvrir les frontières, autrement étanches, et – c'est notre deuxième point – elle ne peut le faire que par le biais de processus au sens large darwiniens, des processus qui mettent en avant les idées de multiplication, de variation, d'hérédité et de sélection. La traduction, donc, est évolution, au sens darwinien ; elle peut même être considérée comme le prototype de l'évolution au niveau culturel.

Nous pouvons donc nous attendre, à partir de cette lecture, que d'autres aspects qui caractérisent l'évolution darwinienne au niveau biologique puissent – par analogie – caractériser l'évolution culturelle, et donc la traduction, aussi. C'est le cas du bricolage et de la définition que François Jacob introduit de ce phénomène en biologie.

Que le bricolage traductif (à considérer ici comme la récupération de matériaux linguistiques préexistants) soit une réalité, cela est démontré par les études de cas que nous avons résumées précédemment. Il reste à établir – et c'est là un point primordial – l'importance quantitative de ce phénomène dans le domaine de la retraduction. Notre corpus est bien trop petit et il est tout à fait possible, en effet, que nous soyons tombé sur des cas qui ne seraient pas représentatifs de l'ensemble. Des études descriptives ultérieures, à accomplir idéalement sur d'autres langues, sur d'autres périodes historiques³⁹, sont donc souhaitables.

³⁹ Avant de nous consacrer à ces quelques études de cas, nous aurions été prêt à parier que l'éloignement temporel montrerait un plus grand nombre de cas de bricolage traductif, les outils numériques rendant, à notre avis, très compliqué – ou du moins très risqué – le recours à cette pratique ; or, il n'en est rien, comme le montrent les nombreux « points blancs » de la Figure 3 même à des époques très récentes.

Références

- Amossy, Ruth, et Anne Herschberg-Pierrot, *Stéréotypes et clichés*, Paris, Nathan, 1997.
- Baltrusch, Burghard, « É todo tradución? Elementos socioculturais, neurocientíficos e meméticos para unha teoría holística da para/tradución (i) », *Viveversa*, n° 12, 2006, p. 9-38.
- Blackmore, Susan, *The Meme Machine*, Oxford, Oxford University Press, 1999.
- Chesterman, Andrew, « Teaching translation theory: The significance of memes », dans Cay Dollerup et Vibeke Appel (dir.), *Teaching Translation and Interpreting 3. New Horizons*, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins, 1996, p. 63-71.
- Chesterman, Andrew, *Memes of Translation*, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins, 1997.
- Chesterman, Andrew, « Memetics and translation strategies », *Synaps*, n° 5, 2000, p. 1-17.
- Chesterman, Andrew, « The memetics of knowledge », dans Helle V. Dam, Jan Engberg et Heidrun Gerzymisch-Arbogast (dir.), *Knowledge Systems in Translation*, Berlin-New York, Mouton De Gruyter, 2005, p. 17-30.
- Chesterman, Andrew, « The view from memetics », *Paradigmi*, vol. 27, n° 2, 2009, p. 75-88.
- Darwin, Charles, *On the Origin of Species by Means of Natural Selection*, London, John Murray, 1859.
- Darwin, Charles, *The Descent of Man*, London, John Murray, 1871.
- Dawkins, Richard, *The Selfish Gene*, Oxford, Oxford University Press, 1976.
- Dennett, Daniel, *Consciousness Explained*, New York, Little, Brown and Co., 1991.
- Dennett, Daniel, *Darwin's Dangerous Idea*, New York, Simon & Schuster, 1995.
- Eco, Umberto, *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*, trad. de l'italien par Myriem Bouzaher, Paris, Grasset, 2006 [éd. italienne 2003].
- García Álvarez, Ana María, « Norms, memes and cognitive schemes: Constructing meaning in translation teaching », *RITT – Rivista internazionale di tecnica della traduzione*, n° 13, 2011, p. 63-72.
- Hjelmslev, Louis, *Prologomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit, 1971.
- Hu, Gengshen, « Translation as adaptation and selection », *Perspectives – Studies in Translatology*, vol. 11, n° 4, 2003, p. 283-291.
- Jablonka, Eva et Marion J. Lamb, *Evolution in Four Dimensions. Genetic, Epigenetic, Behavioral, and Symbolic Variation in the History of Life*, Cambridge (MA), MIT Press, 2014.
- Jacob, François, « Évolution et bricolage », trad. de l'anglais par Bernard Swynghedauw, *Bibnum*, 2012 [éd. anglaise 1977], <https://bit.ly/2WzKxhr> (site consulté le 12 août 2019).
- Koskinen, Kaisa, et Outi Paloposki, « Retranslation in the age of digital reproduction », *Cadernos de tradução*, n° 11, 2003, p. 19-38.
- Le Blanc, Charles, *Histoire naturelle de la traduction*, Paris, Les Belles Lettres, 2019.
- Mesoudi, Alex, *Cultural Evolution*, London-Chicago, University of Chicago Press, 2011.
- Mesoudi, Alex, « Cultural evolution: A review of theory, findings and controversies », *Evolutionary Biology*, vol. 43, n° 4, 2016, p. 481-497.
- Monti, Enrico, « La retraduction : un état des lieux », dans Enrico Monti et Peter Schnyder (dir.), *Autour de la retraduction : perspectives littéraires européennes*, Paris, Orizons, 2011, p. 9-25.

- Mounin, Georges, *Les Belles infidèles*, Paris, Cahiers du Sud, 1955.
- Osimo, Bruno, *La traduzione saggistica dall'inglese. Guida pratica con versioni guidate e glossario*, Milano, Hoepli, 2007.
- Pano Alamán, Ana et Fabio Regattin, *Tradurre un classico della scienza. Traduzioni e ritraduzioni dell'Origin of Species di Charles Darwin in Francia, Italia e Spagna*, Bologna, Bononia University Press, 2015.
- Regattin, Fabio, « Une faillite pour l'anti-canon ? Les trois *Cyranos* italiens », dans Enrico Monti et Peter Schnyder (dir.), *Autour de la retraduction : perspectives littéraires européennes*, Paris, Orizons, 2011, p. 355-368.
- Regattin, Fabio, « Évolution culturelle et traduction : pistes à explorer », *Parallèles*, n° 26, 2014, p. 27-38, <https://bit.ly/3D6rELX> (consulté le 12 août 2019).
- Regattin, Fabio, « Il “langage-univers” di Boris Vian in due traduzioni italiane: *Schiuma di giorni*, *La schiuma dei giorni* », dans Donna R. Miller et Enrico Monti (dir.), *Tradurre figure / Translating Figurative Language*, Bologna, Bononia University Press, 2014, p. 193-202.
- Regattin, Fabio, « Peut-on se passer de la “traduction” ? », *Quaderni di semantica*, n° 1, 2015, p. 123-128.
- Regattin, Fabio, « Pouvoir de l'auteur, pouvoir du traducteur : s'appropriier Darwin et son *Origin of Species* en France et en Italie », *Synergies Italie*, n° 12, 2016, p. 45-78.
- Regattin, Fabio, « Ritraduzioni di un classico francese sulla guerra: *Le Feu* di Henri Barbusse in italiano », *Rilume – Revue des littératures européennes*, n° 10, 2016, p. 183-204.
- Regattin, Fabio, « Théâtre et traduction, Québec-Italie : retraductions, adaptations, réécritures », *Interfrancophonies*, n° 8, 2017, p. 39-53.
- Regattin, Fabio, « *Le Voyage of the Beagle* de Charles Darwin, traduit et retraduit en italien », *trans-kom*, vol. 11, n° 2, 2018, p. 295-310.
- Regattin, Fabio, *Traduction et évolution culturelle*, Paris, L'Harmattan, 2018.
- Regattin, Fabio, « Révisions, retraductions? Les *mauvaises traductions* du théâtre québécois en Italie, en creux », dans Gerardo Acerenza (dir.), *Qu'est-ce qu'une mauvaise traduction littéraire ? Sur la trahison et la trahison en traduction littéraire*, Trento, Università degli Studi di Trento, coll. «Labirinti 183», 2019, p. 207-231.
- Regattin, Fabio, « Traduire, ne pas retraduire un voyage. Charles Darwin et son périple autour du monde en français », dans Winibert Segers, Inge Lanslots et Heidi Verplaetse (dir.), *Traduire les voyages – Les voyages du traduire*, à paraître.
- Vermeer, Hans, « Translation and the “meme” », *Target*, vol. 9, n° 1, 1997, p. 155-166.
- Vermeer, Hans, « Starting to unask what translatology is about », *Target*, vol. 10, n° 1, 1998, p. 41-68.